



—
TONIE BEHAR
—
TOUTES
NOS
PROMESSES

ROMAN


CHARLESTON

TONIE BEHAR

TOUTES NOS PROMESSES

Bettina fulmine! Capucine, sa fille de treize ans, s'abreuve de vidéos TikTok qui prônent le grand retour de la femme au foyer façon ménagère des années cinquante. Un modèle aux antipodes des valeurs de Bettina, entrepreneuse moderne, à la tête de sa propre marque de bijoux et fraîchement séparée du père de ses enfants. Pour tenter de la raisonner, Bettina lui confie le livre d'Antoinette Dauzat, journaliste avant-gardiste et frondeuse de la Belle Époque, qui vécut dans le même immeuble qu'elles, au 19 bis, boulevard Montmartre, à Paris. Mais Capucine ne veut rien entendre. Prête à tout pour renouer le dialogue avec sa fille, Bettina va employer les grands moyens... quitte à mettre son image et sa boîte en péril!

De la Belle Époque à nos jours, des grands boulevards parisiens aux néons de Séoul, en passant par les marches du Festival de Cannes, ce roman drôle et savoureux nous entraîne dans une aventure trépidante où toutes les promesses seront tenues... ou pas.

**« Un roman captivant et solaire
qui nous conte l'histoire de femmes fortes,
résilientes et inspirantes à travers deux époques. »**

Françoise, de @lavieenlivresdefrancoise

**« Un roman qui se dévore comme une série
qu'on ne veut plus lâcher. »**

Flora, de @flora_bouquine

ISBN : 978-2-38529-329-1 19 € Prix TTC France



Rayon : Littérature française
Design : Constance Clavel
Image : Arcangel / Diane Kerpan



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

TOUTES
NOS PROMESSES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-329-1
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tonie Behar

TOUTES
NOS PROMESSES

Roman



De la même autrice :

Saga Grands boulevards :

Grands boulevards, Jean-Claude Lattès, 2013 ; Charleston Poche, 2024 (paru sous le titre *19 bis, boulevard Montmartre*)

Si tu m'oublies, Charleston, 2019 ; Charleston Poche, 2024

La Chanson du Rayon de lune, Charleston, 2021 ;

Charleston Poche, 2022

On n'empêche pas une étoile de briller, Charleston, 2022 ;

Charleston Poche, 2023

Une folle envie de liberté, Charleston, 2023 ;

Charleston Poche, 2024

Romans indépendants :

En scène, les audacieuses !, Michel Lafon, 2011

Coups bas et talons hauts, Jean-Claude Lattès, 2008 ;

Le Livre de poche, 2010

La Sieste (c'est ce qu'elle fait de mieux), Atelier de presse, 2007

et Jean-Claude Lattès, 2015 (ebook)

Nouvelles, avec la #TeamRomCom :

Le Grand Hôtel du Val des Neiges, Charleston Poche, 2023

Si maman si, Charleston Poche, 2022

Petits réveillons entre amis, Charleston, 2021

Noël Actually, Charleston Poche, 2020

Noël et préjugés, Charleston Poche, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, Charleston Poche, 2017

Document :

Le rap est la musique préférée des Français, avec Laurent Bouneau et Fif Tobossi, DonQuichotte, 2014 ; Points, 2016

*À tous les animaux en refuge qui, comme Drogo,
attendent leur famille pour la vie.*

Son premier souvenir étincelant

Paris, mars 2024

MON CŒUR EST UN COFFRE PLEIN DE SOUVENIRS, songea Bettina en remettant une opale aux reflets de feu sur le présentoir en velours gris. Chacun d'eux était comme un joyau, petit ou grand, mais toujours précieux. La contemplation de la pierre l'avait emportée dans le passé. D'après Amanda, son associée, les opales avaient un pouvoir hypnotique. Son regard s'attarda sur l'une des photos posées sur son bureau. Deux enfants et un chien, tous trois éclatants de bonheur. Drogo. Son premier souvenir étincelant.

Bettina se massa le front du bout des doigts et ferma les yeux. Sa vie avait été remplie de moments fous, d'heures fougueuses, d'amours frondeuses. Elle se demanda quand cela avait basculé, à quel moment toute cette joie

s'était ternie. À présent, elle se débattait sur la mer grise et houleuse du quotidien, avec pour seul objectif de ne pas se laisser couler. L'ère des responsabilités marquait-elle la fin de celle des rêves ? Un frisson de regret lui serra le cœur. Connaîtrait-elle à nouveau l'exaltation, l'aventure ? Vivrait-elle encore des matins glorieux, des soirs heureux ? Elle accentua le massage en glissant ses doigts à travers ses longues mèches rousses. En fin de journée, la migraine lui martelait souvent les tempes. Il était 19 heures, elle avait envie de rentrer, mais il y avait encore cette réunion avec Amanda...

Bettina attrapa sans grande conviction les croquis de la collection joaillerie. En 2020, elles avaient décidé de diversifier l'activité de Bettine et Amandine, leur entreprise de bijoux fantaisie, en créant un département joaillerie, mais le covid et ses confinements avaient freiné le projet. Aujourd'hui, Amanda voulait le relancer. Les pierres précieuses lui tenaient à cœur. Surtout les opales. Au moment où Bettina pensait à elle, son associée passa la tête dans son bureau.

— Prête pour notre meeting ?

Elle suivit Amanda à travers leur grand showroom déserté. La lumière douce de cette fin de journée de mars inondait le parquet en point de Hongrie à travers les trois hautes fenêtres donnant sur le boulevard Bonne-Nouvelle. L'espace typiquement haussmannien, surchargé de moulures et de miroirs dorés trônant au-dessus des grandes cheminées de marbre noir, leur servait à la fois de salle d'exposition et de réunion. Contrairement au sien qui profitait du calme de la cour, le bureau d'Amanda donnait sur l'animation des Grands boulevards. Elle affirmait avoir besoin de cette énergie pour créer. La maison Bettine et Amandine revisitait les bijoux du passé en leur conférant une vibration rock'n'roll. La marque s'était

construite et développée grâce aux réseaux sociaux et était désormais suivie par une communauté de plus de 100 000 abonnés sur Instagram. En plus de la création des bijoux, Amanda régnait sur la communication de la marque. Pas une image n'était mise en ligne sans son aval et elle était la seule à apparaître sur les publications pour représenter Bettine et Amandine. Avec le temps, Bettina avait refusé de se plier au jeu des posts et des likes. Elle savait ce que la marque devait aux réseaux sociaux mais préférait s'en tenir à sa partie : le commercial. Amanda s'appuya contre sa table de travail en bois brut et lui balança son sourire lumineux.

— J'ai eu une idée de génie pour le lancement de la collection joaillerie.

— Ah ?

— Festival de Cannes ! Le meilleur moyen de nous faire connaître, c'est de faire porter nos créations par des actrices sur le tapis rouge.

Bettina lissa la jupe crayon qui soulignait sa taille fine et ses hanches rondes, puis rectifia le col de sa chemise, son uniforme de travail. Elle sentit sa migraine s'accroître et chercha les mots pour minimiser son manque d'enthousiasme.

— Tu sais bien que les grands groupes comme LVMH, Richmond ou Kering ont verrouillé le festival. Toutes les célébrités sont déjà attachées à une marque.

— Comme dit ma sœur Violette, « il ne faut pas pleurer avant d'avoir mal »¹. On va contacter les agents.

— Je pensais plutôt à un *pop-up store* dans un grand magasin, avec un beau lancement dans la presse et sur les réseaux. Le Printemps était intéressé.

1. Voir *Si tu m'oublies*, Charleston Poche, 2024 (Saga Grands boulevards, saison 2).

— On peut faire les deux.

— Mouais. J'ai peur de dépenser beaucoup de temps et d'énergie pour pas grand-chose.

— Cannes serait génial ! On pourrait emprunter des robes de couturier et monter les marches. Tu imagines ?

Amanda était clairement en plein rêve éveillé, aussi Bettina n'eut pas le cœur de doucher son enthousiasme.

— Si tu y tiens, contacte quelques agents et tâte le terrain. Le festival a lieu dans deux mois. Ça risque d'être très juste.

— OK ! Je m'en occupe et je te tiens au courant.

2

Capucine ne répondait plus,
à nouveau hypnotisée par son écran

UNE HEURE PLUS TARD, les bras chargés de courses, Bettina cherchait ses clefs au fond de son sac. Heureusement, son appartement situé au 19 bis, boulevard Montmartre était tout proche de son bureau. Elle redressa les épaules et prit quelques secondes pour respirer avant de glisser la clef dans la serrure, ayant lu quelque part qu'il fallait créer un petit sas de décompression avant de passer d'une phase de sa journée à l'autre. Chaque soir, elle quittait son habit de cheffe d'entreprise pour endosser celui de mère célibataire, et se préparait mentalement au combat. Franchement, il lui paraissait souvent plus facile de gérer une équipe de vingt personnes plutôt que ses deux ados, de treize et onze ans.

— Hello mes chéris ! Vous avez passé une bonne journée ?

Martin lâcha sa PlayStation pour venir l’embrasser puis retourna illico à ses Pokémons. Allongée à plat ventre sur le canapé, Capucine leva vaguement les yeux vers elle avant de replonger dans la contemplation de son iPhone. Plantée devant la porte du salon, Bettina imagina deux secondes que l’un d’eux se lèverait pour la décharger de ses courses, mais c’était juste un rêve et elle se sentit soudain invisible et très seule. Se dirigeant vers la cuisine, elle posa ses paquets sur le plan de travail, une poêlée de légumes bios et du riz pour Capucine, des smileys de pomme de terre pour faire plaisir à Martin. Elle rangea le frais au réfrigérateur, préchauffa le four, lança la cuisson des légumes et retourna dans le salon.

— Le dîner sera bientôt prêt. Vous avez fait vos devoirs ?

Martin grogna. Capucine leva les yeux au ciel, faisant s’envoler ses sourcils joliment épilés. Du haut de ses presque quatorze ans, elle se maquillait, vernissait ses ongles et suivait minutieusement chaque soir une *skin care routine* avec des produits coréens recommandés par une tiktokeuse beauté.

— T’as pas plus saoulant comme question ?

Il n’y avait pas si longtemps, Bettina était une maman-fée, adorée de ses enfants. Aujourd’hui elle avait l’impression d’être la sorcière Carabosse. Elle se posa sur le canapé et s’efforça de parler calmement.

— Ta journée a été bonne ? demanda-t-elle, conciliante.

— Ouais, répondit sa fille sans lever le nez de son smartphone.

Le temps qu’elle perdait sur cet écran minuscule terrifiait Bettina. Elle avait l’impression que sa fille était aspirée dans un monde virtuel, stérile et débile, qui la

coupait de la vraie vie. Un monde peuplé d'analphabètes se donnant en spectacle sur TikTok ou Instagram, et sur lequel elle n'avait aucune prise. Capucine ne lisait pas, ne regardait pas la télévision et, pire, ne l'écoutait pas, elle, sa mère, mais scrollait indéfiniment son écran, jusqu'à l'abrutissement total. Bettina sentit une folle envie de lui arracher l'objet des mains, mais se contrôla et attrapa une photocopie de cours posée sur la table basse.

— C'est le devoir d'histoire dont tu m'as parlé ? Tu veux qu'on regarde ensemble ? demanda-t-elle en espérant capter l'attention sa fille.

— Ce vieux texte chiant, là ! C'est bon. On l'a, le droit de vote ! Pas la peine d'en faire tout un drama. C'était il y a cent ans, faut s'en remettre !

— En France, le droit de vote ne nous a été accordé qu'en 1945. Il y a bien moins de cent ans.

Elle essaya de trouver les mots pour lui expliquer que, sans ces militantes courageuses, les choses n'auraient jamais bougé pour les femmes, mais elle avait dépassé le temps d'attention de sa fille. Capucine ne répondait plus, à nouveau hypnotisée par son écran. Inatteignable. De l'appareil s'échappa la voix nasillarde d'une influenceuse américaine. Sans doute une bimbo manucurée glorifiant la minceur, la surconsommation et l'argent facile. Bettina tendit impulsivement la main.

— Ça suffit, maintenant. Donne-moi ce téléphone.

— Non mais ça va pas ?

— Tu as largement dépassé ton quota de la journée. On avait dit deux heures, je suis sûre que ça en fait trois. Tu te rends compte le temps que tu perds à regarder ces conneries ? Ça déteint sur toi. Tu es complètement abrutie par ces décérébrées.

— C'est pas des conneries. Tu comprends rien, t'es complètement dépassée, ma pauvre. Regarde-toi ! Mal habillée, ringarde, pas cool. Et en plus t'es grosse.

Blessée au cœur, Bettina sentit un nœud se former dans sa gorge et porta la main à son cou. Elle ne pouvait croire que ces mots affreux étaient réellement sortis de la bouche de sa fille.

— Nan mais t'es folle de parler comme ça à maman ? hurla Martin.

— Elle a pas de leçons à me donner, cette psychorigide.

Bettina vit rouge. Incapable de se contrôler davantage, elle se jeta sur Capucine pour lui arracher le téléphone des mains. La gamine se débattit en hurlant et lui décocha un coup de pied. Bettina serra les dents pour ne pas rugir de douleur et dans un effort désespéré, réussit à s'emparer de l'objet maudit.

— Confisqué ! hurla-t-elle, encore tremblante de rage.

— T'es complètement tarée !

Capucine, en larmes, bondit sur ses pieds et se précipita dans sa chambre. La porte claqua. Martin regarda sa mère avec des yeux ronds. Ses cheveux étaient ébouriffés. Un pan de sa chemise pendait hors de sa jupe de flanelle sombre. Rassemblant ce qui lui restait de dignité, Bettina se dirigea vers la cuisine où la poêlée de légumes en avait profité pour brûler. Immangeable. Le dîner se déroula dans un silence pesant, troublé par les reniflements et les bruits de mastication.

Ses enfants couchés, Bettina déambula dans l'appartement, sonnée, ramassant un objet pour le poser ailleurs, dans une tentative dérisoire de rangement. Des répliques bien senties face aux insultes de Capucine lui vinrent à l'esprit, mais bien sûr, il était trop tard pour les

lui servir. Elle n'arrivait plus à poser de limites à sa fille, qui se permettait bien trop d'insolences. Leur dialogue rompu la désespérait depuis un moment, mais les derniers mots de Capucine lui avaient brisé le cœur aussi sûrement que si celle-ci avait piétiné un verre de cristal. Bettina se promit d'être plus ferme à l'avenir. Le salon, vibrant de mauvaises ondes, lui parut une terre étrangère et hostile. Pourtant, elle se sentait généralement bien dans cet appartement du 19 bis, boulevard Montmartre qu'elle avait déjà occupé pendant le confinement, au moment de sa première séparation avec son mari. Ses deux meilleures amies, Amanda et Doria, vivaient dans cet immeuble, dont les habitants formaient une sorte de famille haute en couleur. En se séparant définitivement de Julien, Bettina avait été soulagée de récupérer le bail que les anciens locataires italiens venaient de résilier. Après leur départ, elle avait réaménagé le lieu à son goût. Elle aimait son calme et la vue sur la grande cour arborée. Plus important, Capucine et Martin pouvaient se rendre à pied au collège Lamartine, et leur père, qui vivait toujours dans l'ancien appartement familial boulevard de la Madeleine, n'était pas loin.

Mais ce soir tout allait de travers. Demain matin, Julien viendrait chercher les enfants et elle n'aurait même pas droit à des excuses de la part de sa fille. Suivrait un week-end sans grandes perspectives. La solitude lui tomba dessus comme une chape de plomb. Dépitée, elle s'affala sur le canapé et attrapa le devoir d'histoire que Capucine avait jeté par terre.

« Depuis plus d'un siècle, et le combat perdu d'Olympe de Gouges, nous luttons pour faire entrer les femmes en possession de leurs droits politiques. Nous contestons les inégalités entre les sexes et affirmons que le vote des femmes doit marquer l'avènement d'une société

réellement démocratique, également profitable aux hommes... »

C'était un article paru dans *L'Aurore* en 1903. Il était signé d'une certaine Antoinette Dauzat. Ce nom lui rappelait vaguement quelque chose... Bettina ferma les yeux et s'endormit, épuisée, le feuillet à la main.

ANTOINETTE DAUZAT

MA VIE SUR LES BOULEVARDS

Librairie Paul Ollendorff, éditeur Paris

Extrait n° 1 : Une arrivée à Paris

LA PREMIÈRE FOIS que je me rendis sur les Grands boulevards, j'avais dix-neuf ans et ma mère venait de mourir.

À vrai dire, elle était morte depuis neuf mois déjà, mais son décès me foudroya et je ne revins à la vie qu'après de longs mois d'hébétude et de chagrin. Neuf mois. Le temps qu'il lui fallut pour me mettre au monde. L'hiver s'était enfui, le printemps aussi. Un matin, je réalisai avec étonnement que le ciel était chaud, l'herbe grasse, et que je pouvais prononcer son nom sans être anéantie de douleur. Joséphine, joyeuse d'humeur et fine d'esprit. Joséphine, ma petite mère chérie, injustement arrachée

à notre amour par la tuberculose. Je m'éveillai de ma douleur pour découvrir les ravages qu'elle avait causés sur les visages de ma grand-mère et de mon père. Le remords me prit à l'idée de les laisser, mais une petite brise légère comme les baisers de ma mère me souffla de partir et de me lancer dans la vie.

Un matin de juin 1888, accompagnée de notre fidèle Jeanne, qui avait longtemps été au service de ma mère avant de devenir ma femme de chambre, je quittai donc la Normandie de mon enfance et le manoir de mon père pour m'en aller à Paris, le petit coffret¹ que ma chère maman m'avait confié bien caché au fond de mon bagage. Le voyage en chemin de fer depuis la gare de Deauville me parut toute une aventure. Ma tante Ursule, la sœur de mon père, chez qui je devais loger pendant quelque temps, nous accueillit sur le quai de la gare Saint-Lazare noyé dans la vapeur d'une locomotive exsangue. Cette grande femme d'âge mûr et d'allure martiale dans sa robe de soie noire boutonnée jusqu'au menton jeta un regard sévère sur ma tenue de voyage, un tailleur de drap bleu ciel agrémenté d'une haute ceinture brodée qui affinaient avantageusement ma taille. Ma chemise de cotonnade blanche avait quelque peu souffert et montrait une trace de suie près du col. Quelques mèches folles s'étaient échappées de mon chapeau. Je crus qu'elle désapprouvait ce laisser-aller, mais compris plus tard que c'était simplement sa façon d'être : afficher une feinte sévérité pour affirmer son autorité. Mon père comptait sur elle pour me servir à la fois de guide et de chaperon dans la capitale et

1. Voir *La Chanson du Rayon de lune*, Charleston Poche, 2022 (Saga Grands boulevards, saison 3).

j'eus peur de ne pouvoir trouver un instant de liberté pour tenir la promesse faite à ma mère. Mais ma tante se révéla une alliée inattendue qui me laissa aller et venir à ma guise, à condition d'être accompagnée de ma chère Jeanne. Veuve depuis peu, Ursule Dupont-Leroy semblait savourer l'indépendance nouvelle que lui offrait sa situation. Elle conduisait elle-même son cabriolet, tiré par deux superbes percherons aux flancs vierges de toute blessure. Sur le chemin vers la plaine Monceau, alors qu'elle évitait habilement un omnibus géant surgi sans prévenir sur la droite, elle promit de m'enseigner l'art de conduire dans la circulation parisienne.

Quelques jours après mon arrivée, Jeanne et moi hélâmes donc un fiacre pour nous rendre sur les Grands boulevards. Jamais je n'étais montée dans une voiture de louage. À Deauville, je circulais dans mon cabriolet ouvert à tous les vents. L'odeur de sueur, de tabac froid et de crottin flottant dans l'habitacle me prit à la gorge. Quant au cocher, ruminant sa chique sans mot dire, il était à peine plus aimable qu'une porte de prison. S'éloignant peu à peu de la plaine Monceau, la voiture emprunta les Champs-Élysées puis la place de la Concorde. Soudain, au détour d'un faux temple grec, dont je découvris plus tard qu'il s'agissait d'une église dédiée à sainte Marie-Madeleine, nous fûmes sur les boulevards. Quelle cohue, quel vacarme, quelle folie ! Un frisson de plaisir me picota l'échine. J'étais au centre du monde, dans ce lieu vers lequel, disait-on, se pressent et convergent écrivains, journalistes, dramaturges, actrices, danseuses et politiques... En peu de mots : les femmes et les hommes qui « font » Paris, donc le monde. Aux terrasses des cafés, les garçons en long tablier blanc

couraient de table en table. Les boutiques étincelantes offraient leurs étals débordant de trésors. Des colonnes au dôme oriental, recouvertes d'affiches colorées, vantaient les spectacles du moment. Un monde élégant se pressait sur les larges trottoirs tandis que carrosses, fiacres, calèches, omnibus et charrettes cahotaient à double sens sur le pavé inégal. Le soleil doré de juin filtrait à travers le feuillage des platanes. Rêveuse, j'imaginai combien la vie ici devait être exaltante et variée, chaque jour offrant de nouvelles aventures dans la magie des Grands boulevards.

Le fiacre nous déposa devant le 19 bis, boulevard Montmartre. Décidée à accomplir seule la promesse faite à ma chère maman, je demandai à Jeanne de m'attendre jusqu'à la fin de mon rendez-vous et lui désignai un restaurant nommé la Petite Pinte, juste à gauche de la porte d'entrée de l'immeuble. Jeanne me lança un regard courroucé à l'idée que j'aie pu l'imaginer seule assise à la terrasse d'un café ! Elle releva le menton et ajusta ses bésicles cerclées de fer sur son nez rond, puis m'annonça qu'elle irait faire un tour au bazar de la Chaussée-d'Antin, situé plus bas sur le boulevard des Italiens, activité qu'elle jugeait acceptable pour une femme de chambre de son rang. Je regardai s'éloigner avec tendresse sa petite silhouette trapue de Normande, vêtue de la robe de soie grise des domestiques de la famille. Jeanne était au service des Dauzat depuis le temps de la première épouse de mon père. Elle avait alors quatorze ans et n'était pas mécontente de quitter la ferme de ses parents pour le « château », comme on disait dans la région. Elle s'était ensuite occupée de ma mère avec un dévouement sans faille jusqu'à sa maladie. Aujourd'hui, à quarante-cinq ans, elle vivait

notre aventure parisienne avec une curiosité mêlée de méfiance.

J'ajustai fébrilement ma robe, replaçai ma capote et poussai la lourde porte cochère pour me rendre au cinquième étage. Au fond de la cour, un menuisier rabotait une planche devant son atelier, répandant de la sciure sur le sol. Le concierge me regarda passer, l'air méfiant, sans lâcher sa pipe. Je rassemblai mes jupes et m'engageai dans le large escalier habillé d'un épais tapis bordeaux, bouleversée de marcher sur les traces de ce passé maternel qui m'avait toujours fascinée.

Quelque temps avant la fin, ma petite maman m'avait confié une mission secrète : remettre certains documents à Me Antoine Beaulieu, un avocat d'affaires qui avait été son associé du temps où elle possédait sa compagnie de bijoux de fantaisie. Ma mère fut une femme d'exception qui, par son talent et son travail acharné, sut s'extraire de sa condition d'ouvrière. Elle travailla chez une modiste avant de créer des bijoux qu'elle vendit dans les grands magasins. Quelques années plus tard, elle ouvrit à Deauville sa propre boutique, À la Grisette de Paris. C'est là que mon père, le baron Dauzat, tomba sous son charme et la demanda en mariage, à la condition expresse qu'elle arrêtât de travailler. C'était un homme autoritaire, ancien colonel, habitué à être obéi en tout point, qui ne souhaitait pas que sa future épouse s'abaissât à tenir commerce. Pour ma mère, le sacrifice fut douloureux, mais elle accepta néanmoins de tirer un trait définitif sur son passé. Cependant, bien qu'elle s'acquittât admirablement des charges de son titre, Joséphine garda jusqu'au bout son indépendance d'esprit, et veilla à ce que mon éducation ne soit pas uniquement celle d'une demoiselle de la bonne société. Sous son regard bienveillant, j'appris à lire, à écrire, à

compter. Elle m'initia à la littérature, mais me montra aussi les conditions de vie de nos paysans, me conta les difficultés du monde ouvrier, ouvrit mon cœur au sort misérable des animaux, et surtout m'enseigna la fierté d'être une femme. Même si les personnes de notre sexe n'ont, aujourd'hui encore, guère plus de droits que des enfants, nous possédons des cerveaux capables de réfléchir aussi vite et bien que les hommes et une force de caractère qui leur fait souvent défaut, quoiqu'ils en pensent. À la fois nerveuse et curieuse, je montai les cinq étages menant chez Me Beaulieu.

À ma grande surprise, il m'accueillit dans un appartement au décor chaleureux et non dans son cabinet d'avocat qui se situait, pour sa part, au quatrième étage. Antoine Beaulieu ne ressemblait pas à l'image que l'on pouvait se faire d'un respectable avocat d'affaires tels qu'on les voit dans *La Caricature*. Il ne paradait pas, bedaine en avant, ses décorations sur le revers de sa redingote, ne pérorait pas avec le sérieux d'un ministre, ne fumait pas le cigare, tout gonflé de son importance. Au contraire, j'eus affaire à un homme au sourire charmant et bienveillant sous ses tempes grises. Un homme indéniablement séduisant, au regard sombre et doux comme le café, qui m'accueillit de la manière la plus aimable. Décontenancée par sa prestance, je tournai plusieurs fois sur moi-même avant de me laisser tomber sur un sofa de velours bleu, renversant au passage le bouquet de pivoinies et une lampe à pétrole en verre de Murano. Horrifiée par ma maladresse, je laissai échapper un rire frénétique qui déclencha aussitôt le sien. C'est ainsi que la glace fut rompue entre nous, dans un éclat de rire et de verre brisé. Il me parla de ma mère avec les accents d'un chagrin sincère et d'une affection profonde. Un vent léger entra par la fenêtre ouverte, faisant danser les

voilages de mousseline blanche. Quelques moineaux de Paris chantaient leur chanson tendre depuis les platanes du boulevard. Antoine Beaulieu me servit une tasse de thé et nous entamâmes une conversation à bâtons rompus qui nous fit aborder de nombreux sujets, allant de la dernière mode féminine à l'éducation des petites filles, en passant par le sort des chevaux de Paris, la capitale étant tristement surnommée « l'enfer des chevaux », un sujet qui avait toujours préoccupé ma chère maman. Une fois de plus, je fus surprise par son attitude, car il m'écoutait non pas comme un avocat arrogant, mais comme un oncle bienveillant et curieux, ouvert à toutes mes idées. Le soir tombait sur le boulevard quand je lui remis finalement les documents de ma mère. Il les observa avec une grande émotion avant de refermer le coffret de bois, et me proposa de nous revoir très vite, ce que j'acceptai avec enthousiasme. Je ne le savais pas encore, mais Antoine Beaulieu devait jouer un rôle très important dans ma vie. En premier lieu, il me présenta mon mari.

Les grandes rêveries d'autrefois

BETTINA EUT UN PETIT MOUVEMENT de surprise en découvrant celui qui ne serait bientôt plus son mari sur le seuil. Pile à l'heure, vêtu d'un polo et d'un jean noir qui affinaient sa haute silhouette, son éternel épi émergeant de ses épais cheveux sombres presque bien coiffés, Julien Novak semblait odieusement en forme, alors qu'elle se sentait comme une loque. Comment cet homme, avec qui elle avait vécu jour après jour pendant si longtemps, qui avait été son rocher, son allié, sa famille, pouvait-il aujourd'hui sonner à la porte de son appartement comme un inconnu ? Comment ce corps contre lequel elle avait dormi tant de nuits était-il désormais un corps étranger ? Et surtout, comment pouvait-elle autant le haïr après l'avoir tant aimé ?

Il lui semblait parfois que son monde avait basculé sur son axe quand Julien était sorti de sa vie... et pourtant